

**19 juin 2019**



**17 novembre 2018** : Retour d'un workshop sur l'écriture inclusive à Bruxelles. En bus. Rencontre avec les « gilets jaunes ».

**23 novembre 2018** : création du compte « Mégane Brulé ». Validé par Facebook le 26 novembre.

**23 novembre 2018** : création du compte « Edgar Negri ». Validé par Facebook le jour même. Aujourd'hui 1 061 amis.

1er décembre 2018: Les gilets jaunes taguent l'Arc de triomphe et la tombe du Soldat inconnu. Début de ma collection, liste des préférés :

« Fin du monde, fin du mois, même coupable, même combat »

« Nous sommes la jeunesse qui refuse de traverser la rue »

« On ne naît pas casseur, on le devient »

« Nous sommes un peuple de casseurs-cueilleurs »

« On pendra les sexistes au cou des capitalistes »

« Gilets jaunes ou pas, on détruira le patriarcat »

Décision d'écrire sur les violences structurelles.

Je manifeste pour la première fois.

Je dénote : je suis habillée en noir et ne porte pas de gilet jaune.

Promenade des Anglais, puis Masséna.

Des policiers nous encerclent.

**30 mars 2018** : Ça, c'était le début. C'est à ce moment-là que je me suis dit que j'allais m'intéresser à ce mouvement. Je ne sais pas si on peut l'appeler mouvement, un mouvement protéiforme, pluriel. J'avais déjà un intérêt pour les luttes, ou la lutte. Outre le fait que j'adhère à la plupart de leurs revendications, que je comprends leur mécontentement, c'est léger, comme terme. Leur colère, leur ras-le-bol, leur rage, beaucoup de termes ont circulé... Si on les analyse, certains font référence à une masse incohérente. Décrédibilisent totalement ces personnes. On n'écoute pas les gens qui crient de colère, ce n'est pas rationnel, pas audible. Je me perds. J'écoute ce qui se passe autour de moi. Une fois rentrée à Nice, j'ai décidé d'aller voir là où les choses se passaient. Sur Facebook. Je me suis créé deux comptes : un compte d'homme, un de femme. Ils n'ont pas été reçus pareil. L'homme a été actif de suite. La femme a nécessité une validation, une photo pour prouver mon identité, un laps de temps pour vérifier. J'ai beaucoup parlé lors de mes premières évaluations. Je racontais cette histoire, mes réflexions, ce à quoi j'ai été confrontée au fur et à mesure de mes recherches. Ça me terrifiait. L'homme, la femme, les deux

comptes, l'anonymat, il me paraissait nécessaire d'être anonyme. Sur Internet et dans l'histoire de la lutte, les deux sont liés. L'homme a pris de l'avance. Il a pu plus vite, plus tôt, s'insérer au sein des différents groupes de gilets jaunes ; il est devenu un membre, puis un membre actif, puis parfois modérateur. Un jour, je suis tombée sur un compte nommé « Les lettres jaunes ». Ce compte recensait des lettres ouvertes adressées au gouvernement ; la structure était souvent la même, ce qui me laissait supposer qu'une seule et unique personne écrivait. La dichotomie entre le « nous » et le « vous » était redondante. Le « nous » représentait le peuple, le « vous » l'élite, le gouvernement, les dirigeants hors-sol, ceux qui ne connaissent pas le prix du pain au chocolat ou du ticket de métro.

Le « nous », le « vous », le « eux ».

Tristan Garcia a écrit un livre qui s'appelle *Nous*, je ne l'ai pas encore lu. On était en décembre, les violences commençaient. Les gilets jaunes avaient tagué l'Arc de triomphe, la tombe du Soldat inconnu, tellement inconnu qu'on l'écrit avec une majuscule. Bref, que des symboles de la République, de l'État Français. J'ai eu ma tante peu de temps après. Au téléphone. Bien entendu, on parle de ce qu'il se passe en France, les violences... Je lui dis quand même, les symboles, tu te rends compte, toute cette violence, je ne sais pas si c'est bon pour l'image du mouvement. Elle m'arrête : mais tu sais, Sarah, la véritable violence, c'est de ne pas savoir comment finir le mois à partir du 10.

**6 décembre 2018** : Lycéens agenouillés, flics armes à la main :  
« Voilà une classe qui se tient sage. » Mantes-la-Jolie.  
« Nous, banlieues, ça fait quarante ans qu'on est gilets jaunes. »

**8 décembre 2018** : Je suis à Marseille, plus de monde, plus tendu, on me parle de La plaine, on quitte le cortège plus tôt ; Clara a peur des débordements, elle s'est déjà fait gazer.

**12 avril 2018** : Je te passe le détail de chacune de mes images. Bref, j'avais toutes ces images, chacune me permettait de faire un lien avec ma réflexion, par exemple celle des lycéens à genoux, les mains derrière la tête, à Mantes-la-Jolie. Elle a été relayée partout. L'influence de cette image a été très importante ; peu de temps après, dans les marches, les rassemblements et les manifestations, des centaines de gilets jaunes ont ré-acté cette posture. Plus besoin de parler ou d'expliquer, le geste en soi suffisait. J'ai pensé à Jeremy Deller, cet artiste anglais, qui a lui-même ré-acté la bataille d'Orgreave. Cette

bataille s'est déroulée en 1984, si je ne m'abuse, pendant les années Thatcher, tu sais TINA, « there is no alternative » à l'ultralibéralisme et à la fermeture des usines et des mines de charbon. Des milliers de personnes se sont retrouvées au chômage et en état de grande précarité. C'était l'horreur. À Orgreave, les mineurs se sont révoltés, il y a eu des émeutes très violentes, la police montée réprimandait, le tout à coups de matraque. Jeremy Deller a vu ces images, à la télé, étant enfant. Il a été profondément choqué, tellement que, plus de dix-sept ans plus tard, il décida de rejouer cette bataille. Il alla chercher les protagonistes de l'époque, ouvriers comme ouvrières, flics, toute personne y ayant participé. Et leur a fait rejouer l'émeute. À l'identique.

**14 décembre 2018** : Publication d'une lettre d'Edgar, « Leur violence sournoise » ; extrait :

« Non, Monsieur Macron, vous n'avez rien compris.

Vous pensiez faire face à un énième sursaut, vous vous êtes trompé. La peur que vous et vos semblables avez mise en place pendant des années disparaît.

Il n'y a pas de domination sans peur, or celle-ci nous appartient maintenant.

Nous n'avons rien gagné, nous récupérons notre dû.

Nous réfléchissons, nous nous construisons, nous nous éveillons, nous nous organisons. Mais surtout nous nous défendons.

Face à vous, aux vôtres, à votre politique.

Vous n'êtes qu'un casseur en col blanc, moins visible, plus pernicieux.

Vous détruisez notre avenir et celui de nos enfants, pendant que les plus démunis lancent des poubelles pour riposter.

Alors qui est le plus dangereux, Monsieur Macron ?

Qui nécessite d'être malmené, blessé, interpellé ?

Notre violence, quelle qu'elle soit, n'est qu'une réponse à la vôtre. »

**21 décembre 2018** : Je garde le chat de Camille, je suis seule à Nice, je fais des allers- retours, bus 7, des SDF s'installent sur la place pour réveiller. Je regarde l'endroit. Place de l'Horloge.

**Dimanche 6 janvier 2019** : Première manifestation des femmes gilets jaunes, j'y vais.

**8 Janvier 2019** : Conférence de Maxime Boidy, chercheur en études visuelles, l'histoire des corps politiques représentés dans l'imagerie occidentale. Nous décidons de rester en contact.

**10 janvier 2019** : Maxime m'envoie des textes qui pourraient m'intéresser. *La Chevauchée des femmes*, de Natalie Zemon Davis, historienne canadienne. Des hommes s'habillent en femme pour mener à bien des émeutes à l'ère préindustrielle. Sur le papier, j'étais séduite. En fait, je me rends vite compte qu'ils rejouent des stéréotypes de genre, s'habiller en femme leur permet de se dédouaner de leurs responsabilités ; être une femme, au XVIIIe siècle, c'est n'être pas responsable de soi-même et des ses actes, mais aussi disposer d'une force vitale venant directement de ses organes sexuels. Une énergie incontrôlable, donc dangereuse.

**12 avril 2019** : J'ai des images ; ces images, comme je l'ai dit précédemment, je les ai trouvées sur Facebook. Une autre manière de traiter l'information. Ce mouvement est un mouvement de la représentation, comment représenter quelque chose influe forcément avec comment l'on reçoit l'information. Comment on l'assimile, on l'accepte, le regard que l'on porte dessus. Ce n'est pas nouveau. Aux États-Unis sont apparues les études visuelles dont le précurseur fut W.J.T. Mitchell, qui a notamment écrit un livre qui s'appelle *Que veulent les images ?*, que j'ai lu, lui. Puis il y a eu, Maxime, te souviens-tu de la conférence dont je t'ai envoyé les images en janvier ? Agamben, Preciado et Ensor. Elles venaient de là. J'ai beaucoup parlé avec lui, de populisme, de l'EHESS et du traitement des images.

**22 avril 2019** : Avec la pensée de Maxime, il faut vraiment que je me concentre. Ce que je vais retranscrire ici traite de la différence entre représentation et visibilité.

Pour lui, la représentation n'est pas tant un concept en crise, à l'heure actuelle, qu'un « concept-crise », écartelé de tous les côtés avec des sens antinomiques. Il soulèvera d'ailleurs le lien inhérent qui peut se faire entre ce concept et celui, flou, du populisme. Mais passons. Il avance que la représentation ne désigne pas exclusivement cette présence d'une absence à laquelle elle est souvent associée. Elle est parfois le renforcement de la présence.

Ainsi, on peut lire dans le dictionnaire :

« Représenter : exhiber, exposer devant les yeux. »

Représenter est alors montrer, intensifier ou redoubler une présence.

Si l'on suit son raisonnement, il faudrait mieux décrire la crise de la représentation comme un trouble dans la visibilité. Je suis allée un peu vite, mais je m'explique. Les occurrences se distribuent selon deux sens

principaux. Le premier se situe dans la filiation de la célèbre critique de la surveillance disciplinaire, par Michel Foucault, décrivant les visibilités de l'architecture panoptique comme un piège. Le second est exemplifié par les réflexions du philosophe allemand Axel Honneth sur l'épistémologie de la reconnaissance intersubjective, c'est-à-dire qu'être visible, selon Honneth, ce n'est pas être piégé, ni même faire l'objet d'une perception optique, c'est être reconnu comme un sujet humain à part entière.

Ces deux sens antagonistes trouvent chacun leurs contreparties dans la parole militante. Prenons deux exemples, les tute blanche italiens et les black blocs.

Les tute blanche sont apparus au tournant des années 2000 en Italie. Las d'être exclus de la politique italienne, des centaines d'individus ne se sentant pas représentés décidèrent de manifester un peu partout à travers le pays. Pour ce faire, ils se vêtirent d'une combinaison blanche lors des manifestations. Ce symbolisme vestimentaire monochrome n'a que l'apparence de la simplicité. Ce qu'il visualise n'est autre qu'une représentation esthétique critique de la non-représentation politique ressentie par ces sujets.

De plus, les tute blanche décidèrent d'arborer d'autres signes manifestes. Des signaux bien visibles dans le but de ne laisser aucun doute sur leurs intentions. Ils créèrent des systèmes de protection, boucliers en Plexiglas, armures en mousse pour parer les coups de la police, uniquement conçus pour la défense ; ces dispositifs étaient bien visibles, là aussi dans l'idée de ne pas laisser la possibilité aux images transmises à la télé d'être manipulées.

Pour les black blocs, c'est autre chose : Une technique urbaine qui consiste pour eux à manifester cagoulés et vêtus de noir afin de préserver collectivement l'anonymat militant. Ici, nous sommes donc confrontés à une représentation esthétique opérant une critique de la représentation en elle-même. Dans la mise en image du « corps politiques » dont la figure classique est le Léviathan de Thomas Hobbes. Cette bête monstrueuse, représentant l'État, est formée par des centaines de corps illustrant le peuple.

Ces exemples traduisent le désir de visibilité en quête de représentation médiatique et non de représentation politique.

Une conclusion s'impose : nous sommes davantage face à un malaise dans la visibilité qu'à un malaise dans la représentation. Ou, plus exactement, c'est à travers les notions de visibilité et d'invisibilité que les enjeux contemporains des représentations esthétiques et politiques ont récemment trouvé à se reformuler et à s'exprimer.

**18 au 22 février 2019** : Workshop avec Nathalie Quintane, ni auteure ni autrice, car dans tout les cas ces termes connotent l'autorité, écrivaine me dit Nathalie.

Le 20, je la vois en rendez-vous individuel ; nous avons les mêmes questions, les mêmes doutes, elle aussi manifeste, elle bloque des péages près de chez elle, nous abordons le mépris, le mépris de classe. J'ai lu *Un œil en moins* et *Que faire des classes moyennes ?*, elle me parle de *Tomates*. Je lui parle de mes collections, ma typologie de gestes. Elle, elle collectionne les phrases de M. Macron. Elle ne sait pas quoi en faire. Comment prendre du recul. Elle est en colère, on s'insurge. À la fin, elle me rassure sur le statut d'artiste, de militante, d'artiste militante, elle ne se pose pas la question, me conseille d'en faire de même.

**20 février 2019** toujours : message d'Alexandra : « Ne viens pas, il y a les flics, des gens de notre groupe se sont fait arrêter. Ils font tout pour nous faire rentrer chez nous. »

**23 février 2019** : Extrait de mon carnet acheté le matin même : 12 h 48, nous nous dirigeons vers gare Thiers, une trentaine de personnes environ ; j'ai retrouvé Monique, elle m'a présenté Jean, retraité comme elle, il m'a fait rire ; je remarque un père et sa fille, jeune. Aussi, deux hommes âgés, visiblement en situation très précaire, je ne les avais jamais vus avant. Ils se tiennent tout derrière. J'écoute, participe peu aux conversations.

Nous crions « Ne nous regardez pas, rejoignez nous ».  
La police nous attend.

**9 Avril 2019** : Parlons du présent, je parle du présent. Là je ne sais plus. Bien sûr, j'ai continué ma collecte d'images, j'ai trié, créé des dossiers, celles qui m'intéressent pour les gestes des corps, lors des émeutes notamment. Mais que faire avec ma bibliothèque, que faire de ma typologie ? J'ai continué à recevoir et à partager des informations d'autres gilets jaunes « facebookiens ». J'ai rencontré des militants à Nice et à Cagnes, beaucoup parlé avec l'une d'elles qui dévouait son temps à ce mouvement. J'ai été choquée par Geneviève Legay, percutée par la police. Le mépris des petites phrases de Macron, un peu de sagesse, Jojo le gilet jaune, les premiers de cordée. Tous ces mots que je recense. Et, à côté, les tags, « Je vous hais, compris », ils convoquent en eux-mêmes énormément de choses ; loin d'être



innocents ou naïfs, ils ont pour but d'avoir un impact.

**28 mars au 10 avril 2019** : Je décide de traverser la France en bus, Marseille, Lyon, Clermont-Ferrand et Paris.

Vient le moment où même Ouibus est trop cher, dorénavant ce sera FlixBus et ses trajets à 2,99 euros. Je ne voyagerai plus qu'ainsi. Je pars aussi rencontrer Sophie Lapalu, critique d'art et commissaire d'exposition ; j'ai lu son mémoire sur les actions furtives. Elle m'a proposé de venir la voir à Clermont.

**30 mars 2019** : La place de Jaude à Clermont est remplie de monde ; ici les gilets jaunes ne sont pas encadrés par la police, ils ont monté deux bars qui se font face et, au milieu, à côté de la fontaine, se tiennent des conversations, des votes, on parle du grand débat, ils vendent des livres.

J'achète Pierre Larrouturou, Anselm Jappe et Susan Sontag. J'y passe l'après-midi.

**31 mars 2019** : Je passe deux heures avec Sophie, nous discutons de son travail, du mien. De féminisme et d'engagement ; elle me conseille de lire Caliban et la Sorcière, de Sylvia Federici, autrice et universitaire italienne.

**13 avril 2019** : Il est tard, j'ai mis du temps à commencer. Ce matin je suis allée boire un café avec Matthieu, il est stressé et m'a volé mon feu. L'un n'excuse pas l'autre.

Si je rechigne à commencer, c'est que je suis perdue. Je veux lier mon intérêt à ce mouvement des gilets jaunes, cette lutte, au féminisme. C'est comment faire qui me préoccupe. Matthieu m'a expliqué un twist scénaristique, deux histoires qui débutent en parallèle, pas de lien à première vue, puis au fil du discours, elles se nouent pour ne faire plus qu'une. Le mouvement des gilets jaunes et les mouvements féministes, tu me diras le terme est le même, puis l'on parle bien d'intersectionnalité et de convergence des luttes. Seulement, comment les lier dans mon histoire ? C'est une histoire que je narre. Je ne veux pas lui donner un autre statut ou galvauder mon geste. Je rallume ma clope à l'allumette, quel gâchis de bois, quel enfoiré de Matthieu. Tu connais Ian Wilson, cet artiste américain des années 1960 ; tout d'abord peintre, il radicalisa son propos et établit la discussion comme pratique artistique. La communication orale en tant que forme d'art. En

réduisant l'art à sa dimension verbale – « Tout art est information et communication. » Ian Wilson confirme avoir choisi de parler plutôt que de sculpter.

Bref, Wilson envisage la parole comme une sculpture ; plus tard, en 1968, Lucy Lippard et John Chandler écriront sur la dématérialisation de l'œuvre.

Je me concentre de nouveau.

Il est plus facile pour l'instant pour moi de t'écrire sur une autre dimension de mon travail plutôt que sur le contenu de mon histoire, car, comme tu l'as sûrement compris, celui-ci reste flou. Je prends à Ian Wilson cette communication orale en tant que forme d'art. Dans notre échange, Sophie m'a aussi parlé de Florence Jung, artiste suisse. Elle a rencontré celle-ci au Salon de Montrouge. Quand je dis rencontré, j'extrapole, car personne ne connaît réellement Florence Jung. Certains lui prêtent même une fausse identité. Au Salon, dans son espace, il n'y avait qu'un traiteur qui vendait des salades de quinoa bio et basta. Sophie mena alors une enquête car elle s'était procuré auparavant une carte précisant « Prix Florence Jung ». Interloquée, elle décida de lui écrire. Le prix en question avait été remis à tous les participants du Salon, d'un montant de 50 euros, dont les fonds venaient de la location dudit espace au traiteur. Tout le monde était gagnant. A contrario du prix du Salon.

Ces pièces, à Florence, s'éloignent de ma problématique, certes. Cependant, je compte récupérer chez elle la discrétion, sa volonté de ne filmer ou de n'archiver aucune des ses actions, l'idée de ne pas laisser de trace.

La remise en cause de la position prépondérante de l'artiste me paraît nécessaire ; déjà, en troisième année, mes textes étaient signés par d'autres puis disparaissaient. Je ne voyais pas l'intérêt de m'inscrire dans une longévité, ou pire une pérennité. Pour être honnête, dès la première année, et sans forcément le conscientiser, j'ai détruit minutieusement toutes mes pièces. Quand j'aspirais à être sculptrice j'entend.

C'est plus tard que j'ai verbalisé mon manque d'intérêt pour la fétichisation de l'objet. Enfin, il y a Céline Ahond. Performeuse française. Je l'ai principalement écoutée. J'aime comment elle se présente, Céline « Ah-ond », assez proche du nous, dit-elle. Je t'ai déjà parlé de mon attachement pour le nous. Elle continue en précisant que, sans le nous, dans lequel elle entend artiste, regardeur, une pièce n'existerait pas. Cette idée de communauté, j'y reviendrai, car j'y vois peut-être un angle d'attaque entre gilets et féminisme. Mais chez

Céline, je retrouve aussi l'acte de prise de parole, elle organise, entres autres, des marches, au fil desquelles elle discourt, armée de photos et d'A4.

**16 avril 2019** : L'Assemblée des Assemblées c'est l'assemblée des gilets jaunes ; le 7 avril, où plein de groupes, de ronds-points, se sont retrouvés à Saint-Nazaire. Ils ont envoyé de toute la France des émissaires, l'émissaire d'un rond-point, je représente le rond point d'Orange, de Blagnac ou de Gilly-lès-Cîteaux. J'aime cette idée, représenter un rond-point. Je n'extrapolerais que très peu l'idée de celui-ci. Un lieu dénué d'intérêt de prime abord, qu'on ne remarque pas et que l'on n'habite pas. Traverser la France en bus m'a fait voir des choses que je n'imaginai pas. J'essaye de ne voyager qu'à la fenêtre, sinon je suis malade. Et j'en ai vu, des ronds-points, des ronds-points rasés par la police, sur lesquels il ne reste que des traces du passage de ces gilet Jaunes, des tags, des débris d'abris et des messages. Des messages laissés par les gilets jaunes. À Bourges, un mec a été blessé. Ils ont planté des panneaux, pour pas qu'on oublie. Entre Lyon et Paris, ils ont investi les panneaux de signalisation autour du rond-point avec des slogans, à la bombe, pour pas qu'on les oublie non plus. Le rond-point ne sert à rien, autre que la circulation, j'entends, et maintenant ils ont des délégations, des émissaires, des représentant.e.s et des revendications. Je vois une corrélation entre ces ronds-points, carrefours de circulation, et Facebook, comme carrefour d'information.

**17 avril 2019** : Je passe ma « diplomabilité ».

**22 Avril 2019** : Ça fait cinq jours que j'ai passé ma diplomabilité, et je n'ai pas l'impression d'avoir avancé. Je m'angoisse. Aujourd'hui j'ai écouté une conférence d'Andrea d'Atri, figure féministe argentine et autrice du livre Pan y rosas. Elle explique ceci – je l'ai noté pour être sûre de ne pas oublier. Le patriarcat, comme système d'oppression des femmes, a 10 000 ans, alors que le capitalisme lui, a à peine 500 ans. J'avais des doutes sur cette comparaison ; cependant, en lisant Caliban et la Sorcière, il s'avère qu'on considère la naissance du capitalisme à partir des XVIe et XVIIe siècles ; elle appelle cette période la période de transition entre le féodalisme et le capitalisme. Si mes souvenirs sont bons, cela passe par plusieurs étapes, si je puis dire. Bien sûr, il y a l'expropriation des terres des paysans, l'enclosure. Mais aussi, toujours selon Federici, la chasse aux sorcières. Ce phénomène, reconnu dans

notre culture, aurait toutefois été minoré. En effet, le rôle qu'il a pu jouer dans l'enracinement du capitalisme est majeur. Pour permettre le processus d'accumulation primitive, concept repris de Marx, Federici explique à quel point l'appropriation du corps des femmes, mais aussi sa réification en tant qu'objet reproducteur, fut efficace. Elle voit d'ailleurs la chasse aux sorcières comme une véritable guerre contre les femmes. Les dites femmes refusant l'avancée inexorable de ce capitalisme. La solution était toute trouvée, les brûler, les accuser d'infamie, de sorcellerie et de pactiser avec le diable. Accusations qu'elles partagent avec les peuples autochtones d'Amérique du Nord et d'Afrique, qui du jour au lendemain, pour parfaire le processus de pillage de leurs pays, sont devenus des sauvages et de dangereux païens. Sur Terre, il y aurait à peu près, 50 % de femmes, 50 % d'hommes. Maintenant, si l'on devait aligner tout ses êtres humains, de la personne la plus riche à la personne la plus pauvre, on se rendrait compte que les 8 personnes qui se situent du côté des plus riches disposeraient d'autant de richesses que les 3,5 milliards qui terminent la ligne des plus pauvres.

On parle des 3,5 milliards de personnes qui vivent avec moins de 2,50 dollars par jour. Soit la moitié de la population mondiale.

Ça, c'est la brutalité du capitalisme.

Continuons notre réflexion ; si l'on se concentre sur les 8 personnes en question, nous remarquons que ces personnes sont à 100 % des hommes. Alors que dans nos 3,5 milliards évoqués précédemment, 70 % sont des femmes.

Voilà l'alliance brutale entre le capitalisme et le patriarcat.

Le mouvement féministe Pan y Rosas ne cherche pas à faire en sorte que, parmi les 8 personnes les plus riches, il existe une égalité parfaite hommes/ femmes, 50/50, non, il cherche plutôt à détruire ce système qui rend possibles ces inégalités brutales.

**30 avril 2019 :**

**13 heures**

Je suis allée m'acheter à manger. Je te disais ces corps déployés. En lien avec l'espace social genré. Elsa Dorlin, philosophe française, explique qu'il est inculqué, dès l'enfance, aux garçons à prendre plus de place dans l'espace public. Cela peut se voir dans les cours des écoles primaires. Ce serait l'explication au manque de casseuses dans les manifestations, notamment les manifestations des gilets jaunes. Quand bien même une femme appellerait à la violence, elle ne sera pas légitime, pire, pathologisée. Prenons l'exemple d'Anne-Josèphe

Théroigne de Méricourt, grande révolutionnaire française totalement oblitérée par l'histoire, réclamant le droit des femmes à porter des armes, l'égalité la plus stricte, la création de régiments féminins. Elle a fini sa vie à l'hôpital de la Salpêtrière dans des conditions déplorables, accusée de la folie la plus profonde. J'avais lu quelque part qu'il y avait beaucoup plus d'hommes en prison mais beaucoup plus de femmes en asile psychiatrique. Que ce schéma de pathologisation de la violence ou du désir d'émancipation des femmes, voire très souvent les deux, les menait à être considérées comme folles, et conduisait de fait à délégitimer leur parole. Car, encore une fois, pas audible. D'ailleurs, ce processus de délégitimer une parole dans le but de s'y opposer, de l'invisibiliser, ne s'applique pas qu'aux femmes, il en est de même avec les populations de banlieue.

Rappelons-nous les émeutes de 2005 : ils brûlent, ils détruisent des écoles et des bibliothèques... il n'y a rien de politique là-dedans, nous sommes en face de sauvages en proie à la violence. Ils se sont ensauvagés. Bien entendu, brûler une école ou une bibliothèque est éminemment politique, bien entendu, de tels actes convoquent des revendications. Et, encore une fois, qu'elle est la véritable violence, outre la violence étatique et structurelle, c'est-à-dire mise en place systématiquement par nos institutions ? que dire de la violence de la non-prise en charge d'une parole ?

## **21 h 56**

Tout le monde est parti, je suis seule. J'entends des bruits, je ne suis pas rassurée.

J'ai lu quelque part que les Français était plus prompts à utiliser la négative qu'à affirmer quelque chose : il ne fait pas beau, je ne suis pas rassurée, plutôt que de dire il fait moche et j'ai peur.

J'aimerais me souvenir de ce lien, j'aimerais me rappeler de cette pensée, réfléchis, Sarah, réfléchis... Je descendais pour aller au Carrefour, notion de communauté, de norme aussi, je lisais sur Instagram, qu'est ce que je lisais sur Instagram ? « L'intelligence artificielle reproduit les schémas sexistes des hommes qui l'ont programmée. Le monde de l'informatique est paramétré par une population très homogène : essentiellement des hommes blancs, de milieux favorisés. Ce qui implique logiquement le risque d'invisibiliser les intérêts, les valeurs, les carrières, des personnes qui ne sont pas représentées par cette population d'hommes blancs, notamment les femmes et les minorités ethniques. » Voilà ce que je lisais. Cette norme mise en place par un certain type de population ; il y a peu, une mission exclusivement féminine avait été prévue à la Nasa ; manque de bol, elle

fut annulée à la dernière minute. Pourquoi ?

Parce que la Nasa ne disposait pas de combinaisons adéquates pour les astronautes femmes. Pas de S ou de M, uniquement du L ou du XL. Il serait très dangereux de partir dans l'espace sans une combinaison qui ne te sied pas parfaitement au corps, certes, mais la question n'est pas là, la question est de savoir pourquoi la norme sur laquelle sont établies les mesures des combinaisons ne s'adressent qu'aux hommes, et ne sont faites que pour une population masculine. Pourquoi est-ce la norme? De même que les mannequins qui se sacrifient lors des crash tests de voiture n'ont que des physionomies masculines, une norme qui ne correspond pas aux femmes et peut engendrer, de par ce manquement, de terribles séquelles aux corps de celles-ci, mal protégées car invisibilisées dans le processus de protection. L'idée d'une norme qui exclurait de fait tout une partie de la population.

Un monde créé sur mesure. Dans lequel l'autre serait à la marge, car il ne correspondrait pas aux critères établis pour y rentrer, au péril de sa vie parfois. C'est le lien que je peux établir, enfin ce sont les prémices de lien – je réfléchis en même temps que j'écris, je tape vite et fort sur les touches de mon clavier. Le capitalisme et le patriarcat, même combat.

Les gilets jaunes, les féminismes, les deux sont profondément liés, liés par le système qui les oppresse. La construction systématique d'une oppression, d'une exclusion, du hors norme, du pauvre. La violence de ses phrases qui te réduisent à ta condition, mépris de classe ou sexisme, peu importe, le but est le même au final, détenir, garder précieusement des privilèges. Je tape vite et fort. Je pense que je suis fatiguée mentalement, intellectuellement, je n'arrive pas à dénouer le nœud du problème, ça me rend folle, ne pas parler de féminisme mais de patriarcat, ne pas parler de gilets jaunes mais de capitalisme. Allez, Sarah, tu l'as eu mille fois, cette conversation, tu sais le lien qui existe entre eux.

**3 mai 2019** : Je te disais la violence de la non-prise en charge d'une parole. Car vois-tu, puisque l'on discute de légitimité, un gouvernement ne tire sa légitimité que du peuple qu'il l'a élu, point barre. Si celui-ci, le gouvernement, refuse de le reconnaître, de l'accepter ou de jouer son rôle, il devrait automatiquement ne plus disposer de cette légitimité et être destitué. L'on s'éloigne du problème de représentation dont je t'ai déjà parlé, on assiste à une crise de la démocratie. En effet, comme nous avons pu le remarquer, ce processus de délégitimation d'une parole n'est pas nouveau ; que dire du grand débat ? Je m'explique : les

gilets jaunes ne souhaitant pas passer par des représentants, de peur d'être tout simplement mal représentés, et comment le leur reprocher, ils appellent à une parole directe. Le refus d'y consentir de la part du gouvernement découle très clairement du mépris qui consisterait qu'un peuple ne peut disposer de lui-même, ne peut savoir ce qui est bien pour lui, qu'il faut obligatoirement passer par la médiation d'experts. De préférence des experts à la solde dudit gouvernement. De plus, par l'absence de médiation, se créer un rapport de force. Entre l'État et ces manifestants. Comme je l'ai dit plus haut, un gouvernement élu par le peuple serait dans l'obligation d'écouter celui-ci, de réfléchir et de mettre en place une politique pour celui-ci, sous peine de ne plus être légitime à représenter ce peuple. Pourtant, ce n'est pas le cas. Des mois de manifestations, un soutien massif, des dizaines de blessés plus tard, toujours pas, pourquoi ? Selon Elsa Dorlin, il s'est créé un rapport « viriliste » de la part du gouvernement face aux manifestants. Il s'agirait maintenant de ne pas céder, de ne pas perdre la face, sous peine d'être considéré comme un gouvernement faible et laxiste, un gouvernement de « femmes ». À celui qui tiendra le plus longtemps. Tout en matraquant allègrement et en redéfinissant à son avantage le droit de manifester. Alors se passe ce qu'il doit se passer, les violences, la destruction, le Fouquet's en feu, parce que nous sommes bien là face à une lutte de visibilité, une réponse face à l'invisibilité et la délégitimation systématique de l'État. À celui qui sera le plus visible, les cohortes de CRS ou les vitrines qui sautent. À l'instar des gilets jaunes, les féministes mènent le même combat, être visible dans l'espace public, revendiquer une place qui de fait est naturelle. Avec la légitimité qui en découle tout aussi naturellement. Et attention - j'inclus dans ces luttes de visibilité - prolétaires, ouvriers, ouvrières, classe moyenne, populations ostracisées, racisées et dites minoritaires. Je suis gilet jaune. Je suis gilets jaunes et féministe intersectionnelle.

Alors voilà, je suis encore en colère, en colère parce que c'est au mois d'août que passe la loi travail, en colère parce qu'Agnès Buzyn considère que deux semaines de délai en plus pour l'IVG, ce n'est pas indispensable, en colère car l'homme qui mène mon entretien d'embauche juge légitime de demander à deux de ses employés, en pause, de ne pas parler portugais entres eux. En colère car je ne peux rien dire, car j'ai besoin de ce futur travail, car comme 8 millions de Français, dont 52 % de femmes, je vis en-dessous du seuil de pauvreté, et ça ne va pas en s'arrangeant. Je suis en colère car plusieurs étudiantes ont été violées ou agressées

sexuellement à la Villa Arson et l'administration n'a rien fait.  
En colère parce qu'ils pensent nous avoir à l'usure, et qu'au fond de moi, parfois, j'ai peur d'y croire.

J'ai essayé de ne pas l'être, j'ai essayé de prendre du recul, d'écrire différemment, de parler autrement. Puis je me suis dit, quitte à prendre la parole ici, autant être sincère.

Ce que je viens de vous raconter n'est que le début de quelque chose. Et moi-même je ne fais que commencer.

**10 juin 2019** : Je reçois le texte de Barbara Sirieix, autrice :

« Là maintenant, je me vois un peu comme toi, Sarah, devant ta table de recherche au bilan de diplomabilité. J'ai des dizaines d'onglets ouverts sur mon moteur de recherche et trois pages de notes. J'ai trouvé sur Facebook la page des Lettres jaunes et j'en ai lu trois. J'ai calculé sur Mappy le montant d'un trajet pour aller de la villa Arson à Digne-les-Bains, où habite Nathalie Quintane, en pensant à Un œil en moins, son livre sur Nuit Debout. Je me suis demandé ensuite si son essai Si la littérature est une niche dans la revue en ligne lundi matin méritait un onglet. J'ai retrouvé la tribune des étudiant.e.s de la Villa Arson lors du passage de Franck Riester à l'école en me demandant qui aurait pu l'écrire parmi les personnes que j'ai rencontrées. J'ai découvert qu'il y avait un très long hyperlien de Wikipédia sur les Femmes dans le mouvement des gilets jaunes et ça m'a fait un peu plaisir. Je suis allée sur <https://www.prix-carburants.gouv.fr/> pour voir tous les prix du carburant partout en France mais je n'ai pas appris grand-chose.

Dans la théorie, c'était plutôt sexy d'imaginer un petit récit d'anticipation inspiré par les gilets jaunes, mais, dans le concret de l'écriture, j'ai été prise de court. Impossible de prendre du recul. J'ai l'impression que les gaz lacrymo dans les yeux c'était hier, que rien n'a changé, même si maintenant la station de métro Concorde est ouverte le samedi.

Je te souhaite une belle discussion pendant ton diplôme. »

**19 juin 2019** : Je passe mon diplôme.



**20 juin 2019** : Mon professeur, Jean Baptiste Ganne, me fait suivre le courriel de son ami, Nicolas Guillaume :

« Merci!

Merci d'avoir pensé à me prévenir pour la voir.

Comme discuté ensemble, faire une œuvre d'art de cet éveil sensible au mouvement des gilets jaunes est à la fois très courageux et très intelligent.

Elle a exposé son corps à cette lutte, et nous en restitue la beauté, dans une émotion intacte.

Son travail est aussi une dénonciation de ce qui empêche le monde sensible de s'exprimer. Dominations, institutions genrées, patriarcat <=> capitalisme, répression, surveillance, auto-censures, mépris de classes, ... on connaît le mal. Et donc à ce titre, elle se situe dans une posture *méta*, au sens où sa recherche est peut être le lieu même où l'artiste (l'humain?) contemporain peut essayer d'exister aujourd'hui.

Elle mentionne souvent la présence / absence. Sujet d'ailleurs récurrent dans les textes du comité invisible. Son geste de lecture était aussi habité par cette présence à soi et au monde, dans ce lieu public. Et il s'est créé un « bloc » autour d'elle, comme tu disais. Bloc de présence aussi. Il me semble qu'une transformation intérieure nécessite avant tout cette présence, une certaine qualité d'écoute, d'attention, condition indispensable à l'éveil de la conscience. C'est vrai pour la poésie, l'art, la vie spirituelle mais aussi pour la révolution. Elle nous a transmis cette expérience de transformation intérieure, par la présence.

Dans un geste subversif et donc révolutionnaire.

Artistique par sa nature même.»